

Trois précurseurs de la gymnastique dans les rues d'Yverdon

On mentionne en général, à juste titre, la gymnastique allemande comme source de la gymnastique pratiquée en Suisse. C'est particulièrement valable pour la gymnastique aux engins. Mais parmi les précurseurs de la gymnastique générale, de maintien et médicale, féminine, enfantine et scolaire, il y a d'autres penseurs, dont trois ont laissé une trace dans les noms de rues et de places d'Yverdon-les-Bains.



photos : J.-F. Martin



Ce n'est pas pour leur apport à la gymnastique qu'ils ont été honorés par la ville. Pourtant Jean-André Venel, Jean-Jacques Rousseau et Johann-Heinrich Pestalozzi ont, chacun à sa façon, participé à l'édification du monument qu'est aujourd'hui la gymnastique suisse. Bien avant la fondation de la première société d'Yverdon en 1850 !



© Wikimedia Commons

Jean-André Venel (1740-1791) : les futures mères doivent faire de l'exercice

C'est le plus méconnu (ce qui justifie cette mise en exergue) mais aussi le vrai régional de ce brelan d'as. Ce médecin, né à Morges devenu bourgeois d'Orbe, ouvre aux Bains d'Yverdon, en 1778, la première école de sages-femmes de Suisse, puis, à Orbe en 1780, la première clinique orthopédique du monde. Les Urbigènes connaissent sa maison (l'Abbaye au-dessus du pont du Moulinet) mais aussi ses inventions de bricoleur génial (un ascenseur d'eau, un ballon à air chaud) et ses appareils correcteurs pour les malformations du dos et des membres.

Pionnier mondialement reconnu de l'obstétrique et de l'orthopédie, il publie à Yverdon, en 1776, un «*Essai sur la santé et sur l'éducation médicale des filles destinées au mariage*». Si son titre a de quoi rebuter les féministes d'aujourd'hui, l'ouvrage a le mérite d'insister sur l'attention que l'on doit porter à la santé de la femme, ne serait-ce que pour mieux assurer sa fonction maternelle. Il critique tout le carcan éducatif et social qui la rend passive et la prive de mouvement. La première partie du livre passe en revue les aspects physiologiques (je ne suis pas capable de juger de leur pertinence actuelle !) spécifiques : menstruations, fonctionnement de la matrice, risques de la grossesse et de l'accouchement, ... La seconde traite «*Des recherches sur les causes de l'affoiblissement du sexe & sur les moyens généraux et particuliers de perfectionner dans les filles les conditions de la maternité*».

[Les causes] «de la débilité* des femmes sont très nombreuses, ont des sources difficiles à tarir & quelques-unes même sont intarissables. L'origine de ces causes est autant, et peut-être plus, dans le moral que dans le physique, une destination presque toujours vague et souvent même précaire ; une manière d'être pour ainsi dire négative, ou au moins passive ; une éducation en général foible & contrainte ; des vues bornées et la plupart frivoles & efféminées ; un genre de vie mol et énervant* ; des principes sévères, des règles austères, & des préjugés sans nombre qui les entravent et les accablent. (...) Les premières vues doivent donc être dirigées du côté de l'éducation.» (édition de 1776, p. 104)
 (* débilité : sens premier : faiblesse, infirmité ; énerver : priver de nerf, au sens d'énergie)

La faiblesse doit être combattue par l'exercice physique. «Toute l'enfance des filles est employée à réprimer chez elles les principes d'action, à lutter, pour ainsi dire, contre la nature, à modérer, à borner, à contenir son activité, & souvent même à l'étouffer. Des liens du maillot* elles passent sous une tutelle sévère. Cet âge, où le sentiment nouveau de nos facultés nous porte à les déployer & à les exercer, est celui où l'esclavage des filles est le plus rigoureux» (ibid. p. 107) (* liens du maillot : entraves dues aux langes)

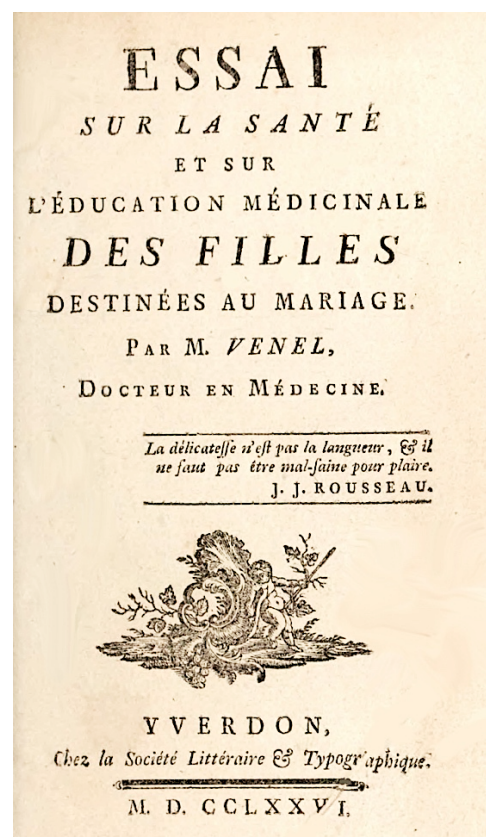
«Les femmes de la campagne & du peuple ne connoissent pas ce raffinement d'entraves & deviennent plus robustes, sans avoir une conduite moins ferme ; peut-être, faut-il encore ajouter, parce qu'elles ont l'ame moins tendre & les organes moins sensibles.» (p. 112) Il faut combattre le plus redoutable des préjugés «qui heurte directement & ouvertement les fondemens mêmes de la santé. (...) : la délicatesse corporelle est si fort essentielle à la beauté, qu'elle en est pour ainsi dire elle-même la mesure.» (p. 114)

Les filles (comme les garçons) ont donc besoin d'abord d'un régime alimentaire sain : le lait maternel «comme les petits sauvages du Canada (...) qui tettent jusqu'à l'âge de quatre, cinq, six & même sept ans (...) & sont forts & agiles» (p. 123-4) ; puis des bouillies de céréales ; puis des bouillons, des légumes et des fruits ; un peu de viande un peu avant dix ans ; du vin à partir de la puberté. Privilégier l'eau fraîche, éviter les graisses, le thé et le café et même les soupes trop chaudes. Respirer un bon air, ne pas craindre de sortir en hiver car le froid embellit et contribue à la bonne santé. Préférer une santé ferme à un teint fin et donc profiter du soleil. En accompagnant cette hygiène de vie (il n'emploie pas cette expression) de mouvement.

«De toutes les choses qui peuvent être utiles au corps humain, il n'en est aucune qui le soit autant & aussi généralement que l'exercice. Il est le remède le plus spécifique le plus universel, & le principal conservateur de la santé. (...) Le repos excessif produit au contraire tous les maux qui sont l'opposé des bons effets de l'exercice. (...) Semblables aux machines qui s'enrouillent par l'inaction, les nerfs & les muscles s'engourdissent, les membres d'abord inertes par le goût, le deviennent par état.» (p. 143-4)

«L'éducation des filles de famille est défavorable sur le point important de l'exercice. Plus les demoiselles sont délicates, plus par conséquent le mouvement leur seroit nécessaire, & plus cependant on les élève dans la mollesse qui achève de les énerver. C'est à la vie agissante que mènent les jeunes paysannes dès leur tendre enfance qu'elles sont principalement redevables de la santé qui les différencie si avantageusement des demoiselles ; & ce qui augmente encore les bons effets du mouvement chez ces premières, c'est qu'elles le prennent la plupart du tems au grand air & avec cette pleine liberté qui est le premier des droits de la nature.» (p. 144-5)

Sans aller jusqu'à préconiser pour les demoiselles les travaux de la campagne qui profitent tant aux jeunes paysannes, Venel suggère qu'on les sorte de leur prison dorée, qu'on diminue leur sommeil plus long que nécessaire (puisqu'elles ne se fatiguent pas) dans un lit trop mou : «Une vie stupéfiante qui a beaucoup de

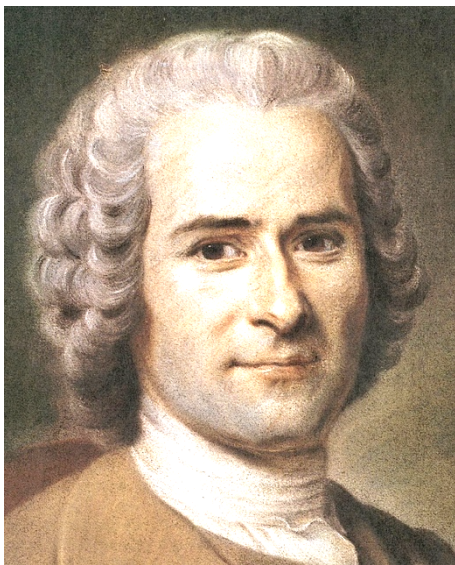


© Wikimedia Commons

rapport avec celle du loir ou du lent limaçon» (p. 148). «*La gymnastique des filles est malheureusement trop bornée. La danse est presque la seule banche d'exercices corporels qui entre aujourd'hui dans le plan de leur éducation.*» (p. 149). Il préconise aussi le chant et la déclamation qui fortifient les poumons et facilitent la digestion (!), ainsi que l'équitation, bonne pour la poitrine et les viscères du bas-ventre.

Les jeunes filles doivent aussi travailler leur âme : «*Le courage, la fermeté soutiennent le ressort de la machine physique et augmentent les forces. (...) La terreur, l'effroi, l'épouvante jettent tout le corps dans un relâchement total*» (p. 153). Pour combattre la mélancolie, la timidité et l'excès de sensibilité, il faut les confronter aux difficultés et laideurs de la vie, leur éviter les vêtements à baleines, et surtout les faire bouger.

Il n'a certes pas proposé une méthode de gymnastique ni des activités sportives précises autres que l'équitation et la danse qui correspondent à la classe sociale à laquelle il s'adresse. Mais Jean-André Venel a largement contribué à donner des bases théoriques et scientifiques (en fonction des données alors disponibles) à ce qui allait devenir la gymnastique féminine au siècle suivant. Tout en combattant une partie des préjugés affectant l'éducation et le rôle des femmes.



Portrait (1753) par Maurice Quentin de la Tour © Wikimedia Commons

Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) : laisser faire la nature

Jean-Jacques Rousseau, qui avait fui Genève à l'âge de 16 ans, est revenu en Suisse (au sens actuel) au gré de ses problèmes sentimentaux ou politiques et des changements de seigneurs protecteurs. On le trouve à Genève, à Môtiers, à l'île St-Pierre, quelques jours à Vevey ; et un mois à Yverdon en juin-juillet 1762, à la suite des remous provoqués par la parution de ses livres.

Rousseau est un personnage extrêmement complexe : protestant devenu catholique puis re-protestant ; autodidacte mais collaborateur de *l'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert ; considéré comme l'un des grands philosophes du siècle des Lumières, avec lesquels il n'est pas toujours dans les meilleurs termes ; inspirateur des idées démocratiques mais protégé par le roi de Prusse ; musicien à succès («*Allons danser sous les ormeaux...*») mais un peu oublié aujourd'hui ; tantôt encensé, tantôt condamné par les puissants et souvent en errance à travers l'Europe. La Révolution française fait de

lui un héros et un héraut de la démocratie : son tombeau se trouve aujourd'hui en place d'honneur dans le vestibule de la crypte du Panthéon de Paris.

Sa philosophie politique inclut l'idée que l'être humain est naturellement libre et bon et que c'est la société qui le corrompt, en lui faisant vivre une existence pour laquelle il n'est pas fait, et crée les injustices. Seul un Contrat social et la démocratie permettent de rétablir, non pas une pureté originelle ou un paradis perdu, mais une société vivable respectant l'homme comme la nature l'a créé. Cela inspirera partiellement le marxisme et, à long terme, l'écologie. C'est évidemment fortement décrié par les défenseurs de l'Ancien Régime ou les tenants des différentes variantes du fascisme et de l'autoritarisme : le rousseauisme est parfois (dé-)considéré comme une philosophie naïve, irréaliste et trop optimiste, bonne pour les *Bisounours...*, et responsable des désordres liés à la contestation de l'ordre établi : «*C'est la faute à Rousseau...*».

Les principes éducatifs prônés par Rousseau sont liés à cette philosophie et ont été décriés comme elle. D'autre part, le philosophe est, dans ce domaine, aussi paradoxal que dans les autres : il a inspiré de nombreux pédagogues mais a épousé sur le tard la femme qui lui avait donné cinq enfants, ... tous abandonnés à l'assistance publique de l'époque.

C'est dans son livre *Emile ou de l'éducation*, publié en 1762, qu'il explique que sa théorie sociale implique une éducation qui part de la nature de base de l'enfant, de ses instincts et de son génie propre, pour en faire un adulte autonome par la découverte progressive de ses facultés et des ressources de la nature.

C'est cette dernière qui régit l'évolution de l'enfant et non des préceptes imposés par des maîtres et des codes. La priorité naturelle est de développer le corps : notamment par et pour l'agriculture et les travaux manuels, nourriciers et opposés à l'oisiveté, qui conduisent à la réflexion et à l'intelligence. Les jeux en groupe développent l'agilité mais aussi la conscience de la nécessité de règles sociales et de fraternité dans la concurrence*. L'éducation physique prépare le corps à la vie concrète du travailleur et à la vie sociale de l'individu. Contrairement à la caricature qu'on a pu en faire, Rousseau ne prône pas un retour à une vie préhistorique idéalisée. (* le mot *compétition* a été emprunté à l'anglais à l'époque de Rousseau pour le commerce et l'industrie, mais un siècle plus tard pour le sport).

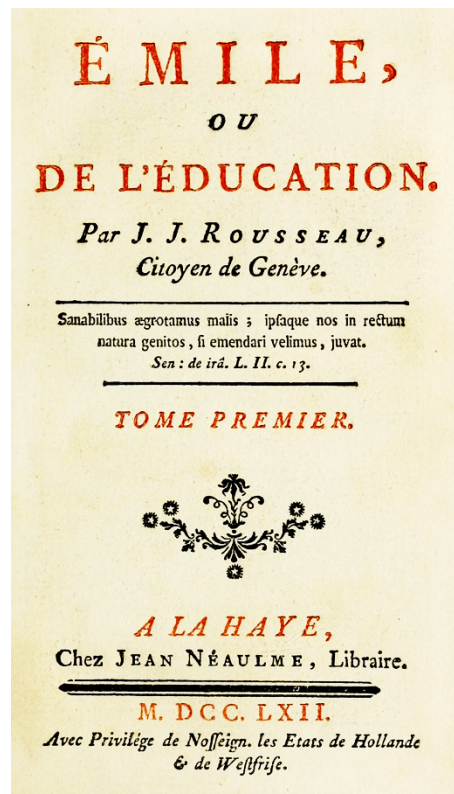
La vie de l'enfant est donc aussi libre que possible, faite de jeux, de courses, de confrontations aux rigueurs du climat. Mais à partir de l'adolescence, Rousseau préconise une éducation différente pour les garçons et les filles : exercices de force pour donner des aptitudes athlétiques et militaires aux premiers, des exercices agréables et modérés pour développer l'attrait physique des secondes.

«On façonne les plantes par la culture, et les hommes par l'éducation. Si l'homme naissait grand et fort, sa taille et sa force lui seraient inutiles jusqu'à ce qu'il eût appris à s'en servir : elles lui seraient préjudiciables, en empêchant les autres de songer à l'assister ; et, abandonné à lui-même, il mourrait de misère avant d'avoir connu ses besoins. On se plaint de l'état de l'enfance ; on ne voit pas que la race humaine eût péri si l'homme n'eût commencé par être enfant.» (version de la Bibliothèque numérique romande, vol. 1-2, p.10)

«On ne songe qu'à conserver son enfant ; ce n'est pas assez : on doit lui apprendre à se conserver étant homme, à supporter les coups du sort, à braver l'opulence et la misère, à vivre, s'il le faut, dans les glaces d'Islande ou sur le brûlant rocher de Malte. Vous avez beau prendre des précautions pour qu'il ne meure pas ; il faudra pourtant qu'il meure : et quand sa mort ne serait pas l'ouvrage de vos soins, encore seraient-ils mal entendus. Il s'agit moins de l'empêcher de mourir, que de le faire vivre. Vivre, ce n'est pas respirer, c'est agir ; c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes qui nous donnent le sentiment de notre existence. L'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'années ; mais celui qui a le plus senti la vie.» (ibid. p. 18)

«On prétend que les enfants en liberté pourraient prendre de mauvaises situations, et se donner des mouvements capables de nuire à la bonne conformation de leurs membres. C'est là un de ces vains raisonnements de notre fausse sagesse, et que jamais aucune expérience n'a confirmés. De cette multitude d'enfants qui, chez des peuples plus sensés que nous, sont nourris dans toute la liberté de leurs membres, on n'en voit pas un seul qui se blesse ni s'estropie : ils ne sauraient donner à leurs mouvements la force qui peut les rendre dangereux ; et quand ils prennent une situation violente, la douleur les avertit bientôt d'en changer. Nous ne nous sommes pas encore avisés de mettre au maillot les petits des chiens, ni des chats ; voit-on qu'il résulte pour eux quelque inconvénient de cette négligence ?» (p. 21)

«L'esprit de ces règles est d'accorder aux enfants plus de liberté véritable et moins d'empire, de leur laisser plus faire par eux-mêmes et moins exiger d'autrui. Ainsi s'accoutumant de bonne heure à borner leurs désirs à leurs forces, ils sentiront peu la privation de ce qui ne sera pas en leur pouvoir. Voilà donc une raison nouvelle et très importante pour laisser les corps et les membres des enfants absolument libres, avec la seule précaution de les éloigner du danger des chutes, et d'écarter de leurs mains tout ce qui peut les blesser.» (p. 60)



© Wikimedia Commons

Devise latine :

*Sanabilibus aegrotamus malis ;
ipsaque nos in rectum natura genitos,
si emendari velimus, juvat*
(Sénèque, De ira, II,13)

*Nous souffrons de maux guérissables ;
et la nature elle-même, qui nous a gé-
nérés pour la droiture, nous aide si
nous voulons nous corriger.*

«Savez-vous quel est le plus sûr moyen de rendre votre enfant misérable ? C'est de l'accoutumer à tout obtenir ; car ses désirs croissant incessamment par la facilité de les satisfaire, tôt ou tard l'impuissance vous forcera malgré vous d'en venir au refus, et ce refus inaccoutumé lui donnera plus de tourment que la privation même de ce qu'il désire.» (p. 87-8)

«Une éducation exclusive, qui tend seulement à distinguer du peuple ceux qui l'ont reçue, préfère toujours les instructions les plus coûteuses aux plus communes, et par cela même aux plus utiles. Ainsi les jeunes gens élevés avec soin apprennent tous à monter à cheval, parce qu'il en coûte beaucoup pour cela ; mais presque aucun d'eux n'apprend à nager, parce qu'il n'en coûte rien, et qu'un Artisan peut savoir nager aussi bien que qui que ce soit. Cependant, sans avoir fait son académie, un voyageur monte à cheval, s'y tient, et s'en sert assez pour le besoin ; mais, dans l'eau, si l'on ne nage on se noie, et l'on ne nage point sans l'avoir appris. Enfin, l'on n'est pas obligé de monter à cheval sous peine de la vie, au lieu que nul n'est sûr d'éviter un danger auquel on est si souvent exposé. Émile sera dans l'eau comme sur la terre ; que ne peut-il vivre dans tous les éléments ! Si l'on pouvait apprendre à voler dans les airs, j'en ferais un aigle ; j'en ferais une salamandre, si l'on pouvait s'endurcir au feu. On craint qu'un enfant ne se noie en apprenant à nager ; qu'il se noie en apprenant ou pour n'avoir pas appris, ce sera toujours votre faute.» (p. 162-3)

«Par l'extrême mollesse des femmes commence celle des hommes. Les femmes ne doivent pas être robustes comme eux, mais pour eux, pour que les hommes qui naîtront d'elles le soient aussi. En ceci les Couvents, où les pensionnaires ont une nourriture grossière, mais beaucoup d'ébats, de courses, de jeux en plein air et dans des jardins, sont à préférer à la maison paternelle où une fille délicatement nourrie, toujours flattée ou tancée, toujours assise sous les yeux de sa mère dans une chambre bien close, n'ose se lever ni marcher, ni parler, ni souffler, et n'a pas un moment de liberté pour jouer, sauter, courir, crier, se livrer à la pétulance naturelle à son âge : toujours ou relâchement dangereux, ou sévérité mal entendue ; jamais rien selon la raison. Voilà comment on ruine le corps et le cœur de la Jeunesse.» (version de la Bibliothèque numérique romande, vol. 3-4, p. 320-1)

Rousseau n'est pas l'inventeur de cette conception présente chez de nombreux philosophes depuis la Renaissance. Mais L'*Emile* contribue à la populariser dans toute l'Europe. Mais il n'est jamais passé à l'application pratique ! Pestalozzi s'en chargera dès 1804 dans son Institut, établi au château d'Yverdon, juste à côté de la maison du banquier Roguin qui avait hébergé Rousseau en 1762. Cette année-là, la parution du *Contrat social* (jugé dangereux car contestant l'Ancien Régime) et de l'*Emile* (dont un passage critique la religion établie et ses dogmes) l'avaient rendu indésirable dans le royaume de France.



photo J.-F. Martin

Johann Heinrich Pestalozzi (1746-1827) : Tête – Coeur - Main

C'est le plus mondialement connu des habitants d'Yverdon où il dirige, de 1804 à 1825, un ensemble d'institutions pédagogiques à l'invitation de la Municipalité qui aménage le château pour le recevoir. Lecteur de Rousseau et convaincu par l'*Emile*, il conçoit une pédagogie active, adaptée aux besoins et possibilités de chaque élève en faisant appel à sa créativité, qui a pour but de construire des personnes indépendantes d'esprit mais inspirées par la morale chrétienne. Ce n'est pas sans dimension politique et sociale : Pestalozzi veut développer l'éducation du peuple. Innovant aussi dans la pédagogie pour les sourds-muets, les filles, les pauvres, il a inspiré jusqu'aux réformes scolaires les plus récentes. Mais il s'est heurté aux mêmes problèmes que les réformateurs ultérieurs : les finances et l'accusation d'être utopiste !

Sa méthode se base sur la trilogie Tête – Coeur – Main : savoir – savoir-être – savoir-faire. Une santé robuste, la force, la résistance, l'agilité et la dextérité sont pour Pestalozzi une base indispensable au développement des capacités intellectuelles et manuelles. Cette pédagogie globale donne une place quotidienne (deux heures) à l'activité physique, aussi pour les filles : natation, bains thermaux, jeux récréatifs,

tir à l'arc, échasses, pêche, canotage, patinage, luge, batailles de boules de neige, excursions à pied combinées avec l'observation de la nature. Les garçons, armés de fusil, font partie d'un corps de cadets et pratiquent des exercices militaires.

La gymnastique fait partie du programme. Une gymnastique sans engins, sans compétition, formée de mouvements très détaillés visant à mobiliser les articulations et à donner la maîtrise de tous les gestes et activités. «*Frapper, porter, jeter, pousser, tirer, tourner, tordre, brandir, etc. : telles sont les manifestations simples les plus importantes de nos forces physiques. Essentiellement différentes les unes des autres, elles comprennent dans leur ensemble, et chacune en particulier, les éléments de tous les actes possibles, même les plus complexes, sur lesquels reposent les occupations des hommes (...) Nous n'avons que des écoles d'alphabet, des écoles d'écriture, des écoles de catéchisme, et il nous faudrait des écoles d'hommes.*» (Pestalozzi, *Comment Gertrude...*, 1898, p. 216-7).

Pestalozzi distingue trois formes de gymnastique. (voir Jullien, *Esprit de la méthode...* p. 270-285)

La «gymnastique naturelle» consiste à laisser faire la nature sous l'œil de la mère de famille : apprendre à se lever, à marcher, à accomplir les gestes de base de la vie quotidienne. La méthode dans son ensemble est d'ailleurs basée sur l'utilisation des mouvements naturels, instinctifs, de l'enfant et leur perfectionnement.

La «gymnastique raisonnée et pratique» est analytique et progressive. «*On demande à l'enfant comment il peut mouvoir sa tête, , en avant, en arrière, à droite, à gauche, la pencher, la lever, la tourner dans toutes les directions. (...) D'abord la tête, puis le corps entier, puis, successivement, les bras, les mains, les épaules, les coudes, l'épine du dos et les reins, les jambes, les pieds, les pieds, les genoux, etc. On emploie des exercices raisonnés et variés, qui ont pour objet des mouvements simples, des mouvements composés, enfin, la liaison et la combinaison des uns avec les autres.*» (ibid. p. 274-5) On peut ensuite passer de la marche au saut, à la course, au grimper et à la lutte. La nécessité de réfléchir aux usages possibles du corps fait que le «*cours de gymnastique est un véritable cours de logique pratique*» (p. 278). On peut relever que l'escrime et la danse, pourtant en faveur dans les familles d'une bonne partie de ses élèves ne sont pas au programme : Pestalozzi préfère les disciplines moins aristocratiques !

La «gymnastique industrielle» (ici industrie signifie savoir-faire pratique) est la phase finale, l'application des gestes entraînés: écrire ou dessiner une carte de géographie, cultiver le jardin et manier le fusil ou le rabot. Mais avec une distinction selon les sexes : on privilégie «*la force et l'adresse des bras des bras pour les hommes ; la souplesse et l'agilité des doigts et des mains pour les femmes.*» (p. 280).

Pestalozzi ne considère pas les activités corporelles (on ne parle pas encore de sports) comme utiles en elles-mêmes. Il n'y a «*rien de plus commun dans le monde noble que des danseurs qui ne marchent même pas correctement, des cavaliers qui ne nagent pas, des escrimeurs qui n'abattent pas un arbre avec une hache, des grimpeurs qui ne coupent pas l'herbe pour vivre, (...)*» (Pestalozzi, *über KörperBildung* ; NB : n'ayant pas trouvé un accès direct à l'original, je me contente de tirer la citation du texte de B. Horlacher, voir les références ci-après)

Beaucoup plus naturelle et éloignée du *Turnen* germanique et des pratiques de la future Société fédérale de gymnastique (1832), la gymnastique de Pestalozzi n'en a pas moins ajouté une pierre à l'édifice : après Rousseau, Venel et Pestalozzi, il allait devenir impensable de concevoir un système éducatif sans éducation physique.

J.-F. Martin

Références et pour en savoir plus

Généralités

fr.wikipedia.org : articles (basiques) *Jean-André Venel*, *Johann Heinrich Pestalozzi*, (très détaillé) *Jean-Jacques Rousseau*

Dictionnaire historique de la Suisse en ligne (hls-dhs-dss.ch/fr/) articles *Jean-André Venel*, *Jean-Jacques Rousseau*, *Johann Heinrich Pestalozzi*

LATY, Dominique, *Histoire de la gymnastique en Europe de l'Antiquité à nos jours*. Paris, 1966, Presses universitaires de France. (p. 161-210)

ULMANN, Jacques, *De la gymnastique aux sports modernes, histoire des doctrines de l'éducation physique*. Paris, 1965, Vrin. (p. 196-214 et 226-232)

CZAKA, Véronique, *Histoire sociale et genrée de l'éducation physique en Suisse romande*. Neuchâtel, 2021, Alphil-Presses universitaires suisses. (p. 37-50). En ligne : alphil.com

Venel

AUBERSON, Laurent, *Orbe, histoire et architecture de la fin de l'Antiquité au XX^e siècle*. Neuchâtel, 2022, Livreo-Alphil. (p. 37)

VENEL, Jean-André, *Essai sur la santé et sur l'éducation médicinale des filles destinées au mariage*. Yverdon, 1776, Société littéraire et typographique. En ligne : gallica.bnf.fr Réédition : Wentworth Press, 2018

Rousseau

Une recherche sur internet livre d'innombrables ressources sur Rousseau et son œuvre.

BURGENER, Louis, *L'éducation corporelle selon Rousseau et Pestalozzi*. Paris, 1973, Vrin. (p. 9-46)

ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile ou de l'éducation* (volumes 1-4), La Haye, 1762, Librairie J. Néaulme.

- En ligne (4 vol. de 1762) : gallica.bnf.fr (-> voir tous les documents)

- Texte numérique de l'édition de 1782 (en pdf avec possibilité de recherche de mots) vol. 1-2 : [Bibliothèque numérique romande](#), vol. 3-4 : [Bibliothèque numérique romande](#)

- nombreuses rééditions dont, en poche, celle de Garnier-Flammarion (GF 1428).

Pestalozzi

Une recherche sur internet livre d'innombrables ressources sur Pestalozzi et son œuvre. Mais il faut commencer par visiter le site du Centre de documentation et de recherche Pestalozzi d'Yverdon : centrepestalozzi.ch

ALLISSON, Jean-Jacques, HÜRST, Jean-François, *Pour en savoir plus sur Johann Heinrich Pestalozzi*. Yverdon, 2018, Centre de documentation et de recherche Pestalozzi.

BURGENER, Louis, *L'éducation corporelle selon Rousseau et Pestalozzi*. Paris, 1973, Vrin. (p. 47-89)

BUSSARD, Jean-Claude, *L'éducation physique suisse en quête d'identité (1800-1930)*. Paris, 2007, L'Harmattan. (p. 52-3, 62-3, 86-88)

HORLACHER, Rebekka (trad. par QUIN, Grégory) *L'éducation corporelle entre santé, loisirs et et pédagogie. Autour de l'Institut de Johann Heinrich Pestalozzi à Yverdon*. In BRÜHWILER I., HORLACHER B., QUIN G., WESTBERG J. (Dir.), *La fabrique des corps nationaux. Autour de l'institutionnalisation de l'éducation physique en Suisse et en Europe (XIX^e-XXI^e siècle)*. Neuchâtel, 2023, Alphil-Presses universitaires suisses. (p. 29-50).

En ligne : alphil.com

JULLIEN, Marc Antoine, *Esprit de la méthode d'éducation de Pestalozzi suivie et pratiquée dans l'Institut d'éducation d'Yverdon, en Suisse*. Tome second, Milan, 1812, Imprimerie Royale. (p. 270-285).

En ligne : books.google.ch

PESTALOZZI, Heinrich, *Wie Gertrud ihre Kinder lehrt*. Bern und Zürich, 1801, Gessner.

PESTALOZZI, *Comment Gertrude instruit ses enfants*. Paris, 1898, Delagrave. En ligne : gallica.bnf.fr

PESTALOZZI, Johann Heinrich, *Über Körperbildung als Einleitung auf den Versuch einer Elementargymnastik in einer Reihenfolge körperlicher Übungen*. in *Wochenschrift für Menschenbuilding*. Yverdon, Juni/Juli 1807. Repris dans : Pestalozzi Johann Heinrich, *Sämtliche Werke, Kritische Ausgabe*. Band 20 Zürich, 1963, Orell Füssli, 1963, (p. 45-72)